

naie ne s'est pas encore transformée en pièces de monnaie.

Elle ne peut prendre cet aspect physique que lorsque l'or a juxtaposé à sa fonction de mesure de valeurs celle d'unité de mesure. Si théoriquement les marchandises se comparent et se mesurent réciproquement suivant les différentes quantités d'or qu'elles représentent, pratiquement, elles ne peuvent s'échanger qu'en étant toutes rapportées à un certain poids d'or, fixé conventionnellement et qui devient l'unité de mesure des quantités différentes d'or exprimées dans les marchandises : Livre, Dollar, Franc, ne sont que les appellations données aux diverses unités de poids adoptées comme étalons des prix; de même les subdivisions de ces poids se nomment : shilling, cent, centime.

Si nous supposons que deux grammes d'or s'appellent : Dollar et que nous représentons le prix d'une marchandise par cent dollars, nous constatons que ce prix exprime deux choses : d'une part, la valeur de la marchandise équivalant à 200 grammes d'or matérialisant, par exemple, 200 heures de travail; d'autre part, le nombre d'unités monétaires que cette quantité d'or contient. Le nombre d'unités ne peut donc en rien influencer sur la valeur des marchandises tandis que cette valeur, au contraire détermine le nombre d'unités contre lesquelles elle doit s'échanger, puisque la valeur d'échange est transformée en quantité d'or avant que l'or ne devienne un étalon des prix. « L'or, en tant que mesure de valeurs et en tant qu'étalon des prix, a une forme déterminée tout à fait différente et la confusion de l'une avec l'autre a fait éclore les théories les plus extravagantes. »

De même que nous avons vu que l'or, en changeant de valeur, ne perd pas sa qualité de mesure des valeurs, de même il n'altère en rien sa fonction d'étalon des prix : si nous supposons que la valeur de l'or baisse de moitié, les quantités d'or exprimant les valeurs d'échange de toutes les autres marchandises seront doublées, mais le rapport de valeur de ces quantités d'or, entre elles, restera invariable; tous les prix auront doublé sans modifier en quoi que ce soit leur rapport. D'autre part, 1.000 grammes d'or resteront mille grammes et auront toujours dix fois plus de valeur que cent grammes, de même que mille dollars achèteront dix fois plus que cent dollars.

De la confusion entre la fixité de l'or

en tant qu'unité de mesure et sa variabilité en tant que valeur monétaire, est née cette absurde théorie quantitative qui a essayé de définir les lois de circulation de la monnaie. Historiquement, cette théorie prit consistance après la découverte de nouvelles mines d'or et par suite d'une analyse insuffisante des faits qui suivirent cette découverte; on crut que le prix des marchandises avait haussé avec la plus grande quantité d'or et d'argent fonctionnant comme moyens de circulation.

En substance, la théorie quantitative s'énonça comme suit : les prix des marchandises sont déterminés par la quantité de monnaie en circulation. Montesquieu la défendit en disant que « l'établissement du prix des choses dépend toujours fondamentalement de la raison du total des choses au total des signes ». Elle fut développée par Hume et ensuite par Ricardo. Ce dernier, bien qu'ayant judicieusement défini la substance de la valeur, se contredit dès qu'il aborda l'analyse de la monnaie : « la valeur de l'argent est déterminée par le temps de travail qui s'y trouve matérialisé mais seulement aussi longtemps que la quantité de l'argent est en rapport exact avec la quantité et le prix des marchandises à vendre ». Nous voyons ainsi que même Ricardo accepta implicitement l'hypothèse qu'au moment où elles entraient dans la sphère des échanges, les marchandises n'avaient pas de prix et la monnaie pas de valeur.

Il importe de ne pas négliger cette théorie, parce qu'aujourd'hui maints économistes et « planistes » la reprennent à leur compte pour essayer d'expliquer la crise du capitalisme et d'y apporter des « remèdes ». Et De Man, en Belgique, y recourt lorsqu'il déclare que « l'argent trop rare » renchérit par rapport aux marchandises et fait tomber leurs prix. » Et Léon Blum n'a pas une compréhension plus marxiste de la monnaie lorsqu'il considère qu'une augmentation du stock mondial d'or doit se traduire par la hausse générale de tous les prix, et qu'il cite en exemple la répercussion sur les prix qu'a provoquée au XIX<sup>e</sup> siècle la découverte des mines de Californie et d'Australie.

La théorie marxiste, en s'opposant diamétralement à la théorie quantitative, affirme que le mouvement circulatoire de la monnaie, loin de régler la circulation des marchandises, lui est, au contraire, subor-

donnée. Il en résulte que : « la quantité des moyens de circulation est déterminée par le prix total des marchandises en circulation et la vitesse moyenne du cours de la monnaie ». De plus, les prix haussent ou baissent non pas parce qu'il circule plus ou moins d'or, mais la quantité d'or en circulation augmente ou diminue parce que les prix montent ou descendent. Dans le cas où il circule « trop d'or » par rapport aux besoins de la circulation des marchandises, l'excédent est tout simplement retiré du circuit des échanges et thésaurisé. Inversement, si la masse de monnaie ne suffit pas au développement des échanges, l'équilibre pourra être rétabli par la mise en circulation, si l'or fait défaut, de signes monétaires qui n'en représenteront pas moins de la monnaie réelle si leur origine a une cause économique.

Si nous voulons résumer les causes fondamentales de fluctuations des prix (1), nous dirons :

Qu'une hausse générale des prix se réalise, d'une part par une baisse de la valeur de l'or, en supposant que la valeur des autres marchandises reste constante; d'autre part, par une hausse de la valeur de toutes les marchandises et pour autant que la valeur de l'or soit constante.

Le raisonnement inverse vaudra dans le cas d'une baisse générale des prix.

Il est évident que cette énonciation vise les prix des marchandises et non le « prix » de l'or, pour l'excellente raison que celui-ci n'a pas de prix en tant que monnaie; sa valeur ne peut être exprimée en sa propre substance et, dire que 100 francs sont le prix de 5 grammes d'or c'est ne rien dire du tout. L'or ne pourrait avoir un prix que s'il pouvait s'exprimer dans une marchandise spécifique jouant le rôle de monnaie qu'il joue lui-même. En réalité l'or a donc autant de « prix » qu'il y a d'espèces de marchandises contre lesquelles il peut s'échanger.

\*\*\*

Nous avons indiqué que la marchandise ne représentait pas une valeur d'usage pour son possesseur et que, pour le devenir, il fallait qu'elle entrât dans la sphère des

(1) Il s'agit jusqu'ici du prix théorique correspondant à la valeur et non du prix marchand, qui peut s'en différencier comme nous le verrons.

échanges et qu'elle s'y réalisât comme valeur d'échange. Pour le propriétaire elle n'a donc de valeur que dans la mesure où il peut la remplacer par de la monnaie qui deviendra pour lui l'équivalent général d'une marchandise quelconque. Comme nous l'avons dit, il commence par transposer la valeur d'échange de son produit en une quantité d'or imaginaire : il lui donne un prix. Mais « dans l'existence de la valeur d'échange, comme prix, ou de l'or, comme mesure de valeur, est contenue la nécessité de l'aliénation de la marchandise contre de l'or sonnante, la possibilité de sa non-aliénation, bref, toute la contradiction qui résulte de ce que le produit est marchandise ou de ce que le travail spécial de l'individu privé doit pour produire un effet social, se manifester dans son contraire immédiat, le travail général abstrait. »

Un désaccord pouvait donc surgir entre la quantité « théorique » d'or d'une valeur d'échange anticipée dans son prix et la quantité d'or réellement obtenue par l'échange ou prix marchand. C'est dans le creuset du marché que pouvait se vérifier si la valeur d'échange d'une marchandise ou la quantité de travail qu'elle contient correspondait ou non à la quantité de travail socialement nécessaire à sa production. C'est le jeu de l'offre et de la demande ainsi que la concurrence qui réglaient la transformation de la valeur en valeur marchande; qui reflétaient en outre les contrastes que développe en lui le système capitaliste de production; qui affirmaient l'existence des différentes classes et couches sociales qui se répartissaient le revenu total de la Société et le consommaient, déterminant par là, l'étendue de la demande : « l'antagonisme de marchandise et de monnaie est la forme abstraite et générale de tous les antagonismes contenus dans le travail bourgeois ».

Dans la circulation simple des marchandises, l'indépendance des deux actions : acheter et vendre, leur désolidarisation, ouvraient déjà des possibilités de déséquilibre des échanges et marquaient la nette différenciation de ceux-ci d'avec l'échange direct des produits. Malgré la multiplication des achats et des ventes et les métamorphoses incessantes des marchandises, la monnaie finissait toujours par rester entre les mains d'un tiers parce que le vendeur d'une marchandise n'était pas forcément